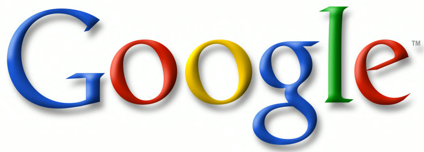

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LE COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. MOREAU ET SEWRIN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase, le 23 Juin 1821,

Deuxième Édition.

PRIX : 2 FRANCS.

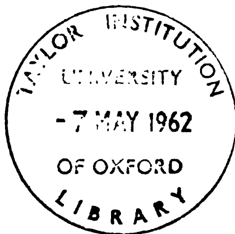


PARIS,
CHEZ VENTE, LIBRAIRE,
BOULEVART DES ITALIENS, N° 7, PRÈS LA RUE FAVART.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORIVAL, comédien...........	M. PERLET.
M. CORBIN, ancien greffier de Montléry, habitant une maison de campagne à Champigny, sur la route d'Étampes...............	M. CHALBOZ.
DUPRÉ, amant de Joséphine, fille de M. Corbin..................	M. PERRIN.
M. MACLOU DE BEAUBUISSON, prétendu de Joséphine..........	M. BERNARD-LÉON.
BAPTISTE, jardinier, Maître Jacques dans la maison de M. Corbin.	M. PITROT.
MADELEINE, sa femme..........	Mlle VIRGINIE DÉJAZET.

La scène se passe à Champigny, à trois lieues d'Etampes, dans la maison de M. Corbin.



IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

LE COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une cour attenant au jardin de M. Corbin. A droite de l'acteur, l'extérieur de la maison, avec une porte. Du même côté, et un peu plus loin, la porte de la ferme. A gauche, vers le fond, une grille. Il y a sur la scène des chaises, une table de jardin avec un écritoire, des plumes et du papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, MADELEINE.

BAPTISTE, *achevant de friser une perruque ronde, posée sur une tête à perruque.*

Faut que monsieur Corbin soit ben pressé, pour qu'il n'se soit pas donné le temps de mettre sa perruque neuve.

MADELEINE *de l'autre côté, occupée à battre une robe de chambre, dont les manches sont enfilées dans un bâton à battre les habits.*

Qu'est-ce qu'il a donc fait, not' maître, avec sa robe de chambre? comme elle est pleine de poussière.

BAPTISTE, *après avoir poudré la perruque.*

La v'là joliment poudrée! regarde-moi ça, not' femme, queu' mine ça vous a!

MADELEINE.

C'est vrai, dà, qu'tu n'es pas maladroit.

BAPTISTE.

J'crois ben; un jardinier qui accommode des perruques! à Paris, j'aurions de bons gages avec tous ces p'tits talens-là.

MADELEINE.

Ah! ben oui; mais tiens, ici j'sommes pus tranquilles, et puis, vois-tu, je me suis attaché à mamselle Joséphine; j'la sers de bon cœur, parc' qu'elle est gentille.

BAPTISTE.

S'tilà qui l'épousera ne f'ra pas un mauvais marché. Entre nous, Monsieu est un avare, il a des écus, va, j't'en reponds. (*Il fait le geste d'amasser.*)

MADELEINE.

J'n'en avions pas tant, dis-donc, Baptiste, quand j'nous somm' mariés.

BAPTISTE.

Oh! batt...Il y a compensation en tout.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Dans un ménage richement doté
Fille est queuq'fois ben mal tombée;
Monsieu se ruine à l'écarté,
Madam' depens' de son côté,
Et la dot est bentôt flambée.
Quand j' te choisis pour notr' moitié,
J' n'avions pour bien qu' not' savoir faire;
Bonne humeur et bonne amitié :
Not' fortune (*bis*) est encor entière,
J'ons gardé not' fortune entière.

MADELEINE.

T'as raison; quand on n'a rien, on s'en aime davantage : et p't'et' que mamsell' Joséphine n'aimera pas celui qu'on veut lui donner pour mari.

BAPTISTE.

Est-ce que ce n'est pas mossieu Dupré, le fils du notaire de Boissy-le-Sec, ici tout près?

MADELEINE.

Ah! ben oui! il n'a jamais osé déclarer à M. Corbin qu'il aimait sa fille; il est venu plusieurs fois jusqu'à c'te grille dans c't'intention-là. Bah! une mauvaise honte l'empêchait toujours de parler. Tant il y a que mamsell' Joséphine va épouser mossieu Maclou de Beaubuisson.

BAPTISTE.

Maclou de Beaubuisson!.... queu grand nom ! c'est donc un queu'q'z'un de la haute volée?

MADELEINE.

Non; c'est le fils d'mossieu Maclou tout court, qu'est conservateur des hypotèques à Etampes.

BAPTISTE.

Ah! c'est pour ce mariage-là que mossieu Corbin est parti c' matin de si bonne heure avec sa fille?

MADELEINE.

Oui... ils sont allés faire connaissance avec la famille du futur.

BAPTISTE.

Ah ! ils ne se sont pas vus.

MADELEINE.

Non, c'est une affaire qu'a été manigancée par le percepteur des contributions, qu'est un ancien ami d'not' maître.

SCÈNE II.

Les Mêmes, DORIVAL *en redingotte bleue, pantalon et guêtres gris; une canne à la main, et un petit paquet enveloppé dans un foulard.*

DORIVAL, *il entre par la grille; regarde la maison, et s'adresse ensuite à Madeleine*

La fille!

MADELEINE *se retournant et saluant.*

Mossieu, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

DORIVAL.

Madame.... excusez.... je me trompe peut-être. Est-ce que cette maison n'est pas une auberge?

BAPTISTE.

Non, non, Mossieu. Cette maison est la maison bourgeoise de Mossieu Corbin, ancien greffier de Montlhéry.

DORIVAL.

C'est singulier...., mais autrefois, c'était une auberge?

MADELEINE.

Ah ! autrefois.......... oui, il y a trois ans, du temps de M. Suret... C'était la *Pucelle d'Orléans.*

DORIVAL.

La Pucelle d'Orléans, c'est ça... J'y ai couché. Je savais bien que je ne me trompais pas. L'auberge est donc établie ailleurs maintenant?

BAPTISTE.

Etablie! c'est-à-dire qu'elle est fondue. Le maître a mangé son fonds, et la *Pucelle d'Orléans* a été vendue par autorité de justice.

AIR *du verre* (de Darondeau.)

Oui, le portrait ben ressemblant
De c'et' héroïne sans égale
Fut ach'té deux écus comptant
Par un juif de la capitale.

DORIVAL.

Libératrice des français,
Hélas ! par quels destins contraires,
Prise autrefois par les Anglais,
Retournes-tu chez les corsaires !

Ah ! j'en suis fâché. J'ai encore trois lieues d'ici à Etampes...

BAPTISTE.

Trois bonnes lieues.

DORIVAL.

Je comptais me reposer et prendre quelque chose avant de me remettre en route.

BAPTISTE.

A ça ne tienne.... not' maître est allé à Etampes pour arranger le mariage de sa fille...

DORIVAL.

Le mariage de sa fille !

BAPTISTE.

Oui ; mais c'est égal, j'allons diner bientôt ; Mossieu a l'air fort honnête, et si le cœur lui en dit...

DORIVAL.

Vous êtes bien bon, mon cher ami ! Cela n'est pas de refus. J'accepte d'autant plus volontiers, que j'ai là une petite malle dont je suis fort embarrassé. La voiture qui l'a transportée jusqu'ici vient de prendre le chemin de traverse ; et je suis forcé maintenant de guetter le passage de quelque diligence.

BAPTISTE.

Oh ! il en passera, et de reste. La celle de la rue d'Enfer, n'manque jamais sur les quatre heures; et queuqu'fois même, al' s'arrête à not' porte pour déposer des paquets ou des nourrices.... Mais où est-elle c'te malle ?

DORIVAL.

Là... à côté de la grille de votre jardin.

BAPTISTE.

Attendez, attendez... j'vons la rentrer cheux nous, crainte d'accident.

DORIVAL.

Je vous remercie, mon brave homme. (*Baptiste sort par la gauche pour aller chercher la malle.*)

SCÈNE III.

DORIVAL, MADELEINE.

MADELEINE.

C'est drôle... (*Elle regarde Dorival et se met à rire.*)

DORIVAL, *à part.*

Cette femme m'examine avec une attention...

MADELEINE.

Je vous r'garde depuis une heure, Monsieur, j' parie qu' vous n' savez pas pourquoi ?

DORIVAL, *étonné et souriant.*

Non.

MADELEINE.

Oh ! mais c'est singulier ! plus j'vous considère...

(*En ce moment Baptiste traverse le théâtre, portant sur son épaule la petite malle de Dorival.*)

SCENE IV.

DORIVAL, MADELEINE, BAPTISTE.

MADELEINE, *appelant.*

Baptiste !

BAPTISTE.

Attends donc, que je pose ça là-dedans. (*Il dépose la malle à l'entrée de la maison, et revient tout de suite.*) Queuq' tu veux, not' femme ?

MADELEINE.

Regard' donc Mossieu.

BAPTISTE.

Eh ben, quoi?

MADELEINE.

Regard' ben, j' t'en prie.

BAPTISTE.

J'ai regardé... après ?

MADELEINE.

Tu n' trouves pas à qui Mossieu ressemble ?

BAPTISTE.

Ma fine non.

MADELEINE.

Que t'es bête... ça m'a sauté aux yeux tout de suite, moi... Tu n' trouves pas que mossieu ressemble à not' maître.

BAPTISTE.

Attends donc ! C'est ma fine vrai... à mossieu Corbin.

DORIVAL.

Je suis bien flatté certainement de ressembler à monsieur Corbin.

MADELEINE.

Oh ! mais c'est qu' c'est incroyable.

DORIVAL *à part, souriant.*

Ces bonnes gens m'amusent, en vérité.

BAPTISTE.

C'est pas l'embarras ; j'ai vu la figure de mossieu queuq' part... j' n' peux pas dire où.

DORIVAL.

Allez-vous quelquefois à Etampes?

BAPTISTE.

Tiens, si j' vas à Etampes! et j'y couche tous les jeudis et dimanches. C'est ça, c'est à Etampes que j' vous aurai vu.

DORIVAL.

Vous allez donc aussi au spectacle?

BAPTISTE.

Au pestacle ? j' crois ben, et au paradis. Est-ce que par hasard vous seriez ?..

DORIVAL.

Comédien, mon cher ami ; et il n'y a pas de jour que je ne m'en félicite.

AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

Devant un juge excellent,
Exerçant un art que j'aime,

A n'être jamais le même
J'applique mon talent :
Dans les honneurs du rang suprême
Je brille par fois ; mais bientôt,
Je dépose le diadème
Pour la perruque de Jeannot.
Vrai pilier d'antichambre,
Je fais plus d'un bon tour;
Marquis parfumé d'ambre,
Je me montre à la cour.
J'ai joué, la coupe en main,
Le mari de *Gabrielle*,
La *Tendresse paternelle*,
Et ce bon *Ugolin*.
Je provoque, acteur peu novice
Les ris, ou les pleurs subito
Dans le *Désespoir de Jocrisse*,
Et dans les fureurs, d'*Othello*.
Souple ou rempli d'audace,
Je représente enfin
Tantôt un homme en place,
Tantôt un Arlequin :
De valet, de chambellan,
Prenant la double livrée,
Je fais, dans une soirée,
Le niais, le tyran.
Dans l'occasion, je m'en vante,
Je puis porter, changeant de ton,
La tunique de confidente,
Ou le tablier de Marton.
Bref, dans mes goûts fantasques,
J'ai fait depuis dix ans,
En prenant tous les masques,
Pâlir nos courtisans.
C'est par ces joyeux travaux
Qu'au public je cherche à plaire,
Trop heureux, quand, pour salaire,
J'obtiens quelques bravos.

BAPTISTE.

Ah! j'y suis, j'y suis, je me rappelle à présent... Oui, oui, c'est vous qui faisiez comme ça... dans une chose, où il y avait une belle dame en noir, qu'est veuve de son mari qu'est mort.

DORIVAL.

La tragédie d'*Andromaque*, j'imagine.

BAPTISTE.

Oui, oui, Angromade... Ah! vous pouvez vous vanter par exemple, que vous m'avez fait joliment rire dans c'te tragédie-là. Oh! je vous remets bien maintenant, et Made-

leine a raison, vous ressemblez à not' maître comme deux gouttes de lait.

MADELEINE.

N'est-ce pas que j'avais raison!

BAPTISTE.

Vous êtes plus jeune pourtant.

MADELEINE.

Plus jeune? oui, mais si Monsieu avait une perruque et une robe de chambre, comme not' maître, je t'assure...

BAPTISTE.

Si, si, Mossieu aurait toujours l'air plus jeune.

MADELEINE.

Eh! non.

BAPTISTE.

Eh! si.

MADELEINE.

J' te dis que non.

BAPTISTE.

J' te dis que si.

DORIVAL, *à part.*

Je ris de leur dispute.

BAPTISTE.

Allons, que t'es entêtée.

MADELEINE.

Entêtée! tu vas voir... (*Elle prend la perruque de M. Corbin, et la présente à Dorival.*) pardon, excuse, Mossieu, j' veux prouver à notre homme que c'est lui qui n' sait ce qu'il dit. Faites-nous l'amitié d'essayer un peu...

BAPTISTE.

Allons, que t'es entêtée.

DORIVAL, *riant.*

Volontiers, mes amis, si cela peut vous mettre d'accord... (*tout en ajustant la perruque*), je serais fâché que ma figure fût pour vous un sujet de brouille. *A part.*) Des gens qui m'offrent si obligeamment à dîner, on ne peut pas refuser...

BAPTISTE, *à Madeleine, pendant que Dorival s'affuble de la perruque et de la robe de chambre.*

Que t'es drôle toi... tu vas comme ça de but en blanc dire à c' Mossieu de mettre la perruque de not' maître.

MADELEINE.

Oh! batt... tu vois qu'il ne s'en fâche point; il a l'air bonne personne, c' Monsieu-là, et puis d'aïeurs, c'est pour te convaincre que....

DORIVAL.

Il vient se placer entre Madeleine et Baptiste.

Eh! bien, voyez, décidez la question est-ce cela?

MADELEINE et BAPTISTE, *riant aux éclats.*

Oh! oh! oh! oh! oh!

MADELEINE.

Oh! la la! oh! que c'est ça.

DORIVAL, *contrefaisant un homme vieux.*

Madeleine!

MADELEINE.

Mossieu...

DORIVAL.

Approchez-moi mon fauteuil.

MADELEINE et BAPTISTE *avancent le fauteuil.*

Le v'là, not' maître.

DORIVAL, *assis, et avec le ton d'un bon homme.*

Eh! bien, mes pauvres amis, je vais donc marier ma fille? j'espère que vous servirez cette aimable enfant avec le zèle, la fidélité dont chaque jour vous me donnez de nouvelles preuves. Toi, Madeleine, sois toujours prévenante, attachée, économe. Toi, Baptiste, sois toujours honnête, laborieux et sobre.

BAPTISTE.

Oh! mais, ce n'est pas ça, Mossieu, ce n'est pus ça du tout.

MADELEINE.

Ah! ben oui; M. Corbin ne nous parle pas avec tant de douceur.

BAPTISTE.

Pardine, il est toujours à bougonner.

DORIVAL, *se levant.*

Oui? (*à Baptiste avec humeur*) Eh! bien? grand imbécille, que fais-tu là? Pour quoi n'es-tu pas à ton jardin, paresseux, ivrogne!...

MADELEINE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, *à Madeleine.*

Et vous, Madeleine, retournez à votre cuisine, voyez si le dîner sera bientôt prêt, et tâchez à l'avenir d'être moins curieuse, moins bavarde...

BAPTISTE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, *à Madeleine.*

Eh ! bien, est-ce que vous n'avez pas entendu ce que je vous ai dit ?

MADELEINE, *riant.*

Si, si, Mossieu, j'vas mettre la table, et de bon cœur, car vous m'avez fait faire une once d' bon sang.

Elle sort.

SCÈNE VII.

DORIVAL, *en père*, BAPTISTE, DUPRÉ.

DUPRÉ, *à la grille.*

Baptiste ?

BAPTISTE.

Que vois-je? M. Dupré!

DORIVAL.

Qui est-là ? encore des importuns ! (*A part.*) Diable, si c'était M. Corbin !...

BAPTISTE, *à part.*

Oh! la bonne folie (*Haut.*) Mossieu, c'est...

DORIVAL.

C'est?...

BAPTISTE.

C'est...

DORIVAL, *effrayé.*

Eh ! bien, veux-tu parler ?

BAPTISTE.

C'est ce jeune homme...

DORIVAL.

Ah!... quel jeune homme?

BATISTE.

Vous savez bien.. qu'est amoureux de vot' fille. M. Dupré... (*Bas à Dorival.*) Il n'a jamais vu not' maître.

DORIVAL.

Amoureux de ma fille !... Ah ! ah ! et que veut-il ?

DUPRÉ, *de loin à Baptiste.*

Je voudrais lui parler.

BAPTISTE, *à part.*

Le v'là devenu ben hardi.. (*Haut, et riant sous cape.*) Mossieu, il voudrait vous parler.

DORIVAL.

Eh ! bien... qu'il parle.

BAPTISTE.

Entrez, entrez, n'ayez pas peur (*à Dorival.*) Le v'là, Mossieu.

DORIVAL, *à Baptiste.*

Retire-toi.

BAPTISTE, *riant.*

Ouf! j'étouffe.

Il se retire dans le fond.

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, combien je suis ravi de vous voir mieux portant.

DORIVAL, *à part.*

Ah! ah! il paraît que j'ai été malade.

DUPRÉ.

Le ciel a enfin exaucé les vœux que j'ai formés pour votre prompt rétablissement, puisque...

DORIVAL.

Oui, cela va beaucoup mieux, je ne souffre plus de mon asthme.

DUPRÉ.

Comment! de votre asthme? J'ai cru que c'était la goutte, dont un accès...

DORIVAL, *à part.*

Diable!... (*Haut*) Oui, oui, on le croyait d'abord.

AIR : *Vaudeville du Diable couleur de rose.*

C'était l'avis de mon docteur,
Dont chacun vante la science.
Cette cure lui fait honneur,
Admirez son expérience.
Je ne dois de la faculté
Parler qu'avec enthousiasme;
Après avoir bien discuté,
Pour la goutte elle m'a traité,
Et je suis guéri...

DUPRÉ.

Vous êtes guéri.

DORIVAL.

De mon asthme.

DUPRÉ.

Voilà un hasard bien heureux.

DORIVAL.

Mais enfin, que voulez-vous, jeune homme?

DUPRÉ.

Monsieur.

DORIVAL.

Eh! bien, vous ne savez pas ce que vous voulez.

DUPRÉ.

Excusez, ma démarche et l'aveu que je vais vous faire... J'adore mademoiselle Joséphine.

DORIVAL.

Ah! vous adorez mademoiselle Joséphine?

DUPRÉ.

Je sais que depuis long-temps, j'aurais dû demander votre aveu, mais la crainte...

DORIVAL.

Il est vrai, mon petit Monsieur, que vous vous y prenez un peu tard...

DUPRÉ.

Ah! laissez-moi croire que votre parole n'est point irrévocablement donnée au rival que l'on m'oppose. Voulez-vous rendre votre fille malheureuse! elle le sera, Monsieur, elle le sera avec ce M. Maclou de Beaubuisson. Toute la ville d'Étampes le connaît, c'est un fat, un suffisant...

DORIVAL, *à part.*

Beaubuisson! c'est vrai, je connais aussi cet original-là, moi.

DUPRÉ.

Je ne demande que trois jours pour vous prouver...

DORIVAL.

Trois jours! C'est impossible! (*A part.*) J'ai tout au plus trois heures à passer ici. (*Haut.*) Mais, Monsieur, comment se fait-il que ce soit aujourd'hui la première fois...

DUPRÉ.

Que j'ose me présenter devant vous? J'ai tort, je le sens; mais on m'avait dit que vous étiez si sévère...

DORIVAL.

Et l'on vous a dit vrai... (*Dupré s'éloigne vivement.*) Ne craignez rien pourtant... dans le fond, je suis bonhomme.

DUPRÉ.

Quoi, Monsieur, vous daigneriez...

DORIVAL, *à part.*

Donnons-lui des espérances, cela ne coûte rien. (*Haut.*) Et, dites-moi, Monsieur, ma fille répond-elle à vos sentimens?

DUPRÉ.

J'ai été assez heureux pour ne pas lui déplaire.

DORIVAL.

C'est-à-dire qu'elle vous aime, et qu'elle m'a fait mystère...

DUPRÉ

Aujourd'hui même, elle devait tout vous avouer.

DORIVAL.

Sa dissimulation mériterait... mais je suis trop indulgent; et s'il y a encore un moyen d'arranger cette affaire-là...

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, que de bontés!

DORIVAL.

Voyons, parlez-moi franchement; est-ce que par hasard, vous comptez sur la dot de ma fille ?

DUPRÉ.

Moi! Monsieur... je l'aime trop pour calculer les avantages que vous pouvez lui faire; je ne vous demande rien que sa main.

DORIVAL

Rien!

AIR *du Vaudeville des Amazones.*

Votre attente sera remplie,
Pour vous traiter avec rigueur,
Je sais trop que, dans cette vie,
Chacun court après le bonheur.
Pour moi, bientôt j'ai fini mon voyage,
En m'éloignant de ces lieux, je voudrais
Qu'on se souvînt un jour de mon passage,
Par les heureux qu'en chemin j'aurais faits.

DUPRÉ.

On s'en souviendra, Monsieur, on s'en souviendra : et je cours annoncer à mon père les heureuses dispositions où vous êtes. Adieu, M. Corbin... (*En s'en allant.*) Mon cher Baptiste, je suis au comble de la joie. Tiens, voilà pour toi.

Il lui met un écu dans la main et s'en va en courant.

SCÈNE VI.

DORIVAL, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Ah! ah! ah! un écu de cent sols, ma foi... (*à Dorival.*) J'vous r'marcie, Mossieu, c'est vous qui m' valez çà... Tatigué, comme vous l' z rendu content.

DORIVAL, *se débarrassant de la perruque et de la robe de chambre.*

Plaisanterie à part, il m'intéresse, ce jeune homme.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*



Profitant du hasard propice
Qui me retient ici quelques instans,
Si je pouvais lui rendre un bon office,
Je n'aurais pas perdu mon temps (*bis.*)
Que de travers on observe à la ronde,
Heureux l'acteur intelligent,
Qui les retrace au public indulgent;
Mais plus heureux, sur la scène du monde,
Qui pour seul rôle a choisi l'*Obligeant.*

BAPTISTE.

Oh! qu'ça serait drôle, si vous pouviez lui faire épouser mademoiselle Joséphine! C'est une ben bonne petite personne que j'voudrions voir heureuse, parcequ elle le mérite.

DORIVAL.

Je doute en effet qu'elle le soit avec ce Monsieur de Beaubuisson, que j'ai eu occasion de voir souvent à Étampes.

BAPTISTE.

Bah!

DORIVAL.

Il m'a fait manquer par ses mauvais propos un excellent mariage. C'était un de nos abonnés; il écrit dans le Journal du département... C'est une espèce de bel esprit qui nous jugeait avec une sévérité... Moi surtout, je n'avais pas le bonheur de lui plaire... Je ne lui en veux pas, certainement; mais, si par quelque bon tour, je pouvais me venger de ses impertinences...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

Baptiste! Baptiste! V'là un mossieu qui frappe à la porte de la basse-cour, avec un cheval... Va donc voir qui c'est.

BAPTISTE, *emportant la perruque et la robe de chambre.*

Un Mossieu..: J'y cours. *Il sort.*

SCÈNE VIII.

MADELEINE, DORIVAL.

DORIVAL.

Ce n'est pas votre maître ?

MADELEINE.

Oh! non, non ; j' l'aurais reconnu tout d'suite ; c'est un mossieu que j' nous jamais vu.

DORIVAL.

Dites-moi, ma chère amie, si ma présence vous gêne ?

MADELEINE.

Pas du tout, monsieur ; vous pouvez rester. C'est peut-être quelqu'un qui veut parler à monsicur Corbin..... On dira qu'il n'y est pas.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE, *revenant.*

Not' femme, not' femme! Va le recevoir, va vite.....

MADELEINE.

Recevoir, qui ?

BAPTISTE.

Va donc toujours, j'te conterai ça.

MADELEINE, *s'en allant.*

Ah! mon dieu ! c'est donc quelqu'un de ben conséquent ?

SCÈNE X.

BAPTISTE, DORIVAL.

BAPTISTE.

D'vinez qui c'est, mossieu ?

DORIVAL.

Ma foi, il me serait difficile...

BAPTISTE.

Nous parlions tout-à-l'heure de monsieur Maclou de Beaubuisson...

DORIVAL.

Serait-ce lui, par hasard?

BAPTISTE.

Lui-même.

DORIVAL.

Comment se fait-il?... Vous m'avez dit que votre maîtrv était allé...

BAPTISTE.

Eh ben! oui; mais aparemment qu'ils se sont croisés en route, sans se voir.

DORIVAL.

Oh! parbleu! la rencontre est charmante, et je ue serais pas fâché de me trouver aux prises avec ce petit monsieur de Beaubuisson.

BAPTISTE.

Je l'entends.

DORIVAL.

Venez vîte, mon cher ami, je vous ferai part d'un projet..

AIR : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Mon plan n'est pas encore bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise :
Punir un fat, et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BAPTISTE.

J' vous d'vons déjà le pour boir' de c' matin ;
Vous m'avez l'air d'un luron qu'aime à rire,
J' vous s'cond'rons, car la gaîté, le bon vin,
M'est avis qu'ça n' pouvont pas nuire.

DORIVAL.

Ensemble.

Mon plan n'est pas encore bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise ;
Punir un fat, et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BAPTISTE.

De c' que j' faisons Mamsell' nous saura gré
Et si le sort ici nous favorise,
Je somm's ben sûr que le petit Dupré
Récompens'ra notr' entreprise.

Dorival et Baptiste entrent dans la maison. Madeleine et monsieur de Beaubuisson viennent par le fond à droite.

SCÈNE XI.

MADELEINE, M. MACLOU DE BEAUBUISSON, *une cravache à la main; caricature du jour; mode outrée.*

M. BEAUBUISSON.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que toutes ces allées et ven es?

AIR : *Vaudeville de la partie carrée.*

J'appelle en vain de tous côtés, personne,
Pour m'annoncer ne vient s'offrir.
Retenez bien qu'aussitôt que je sonne
Tout le monde doit accourir.
Je trouverais la méprise un peu forte
Si quelque sot ici me confondait
Avec ces gens que l'on laisse à la porte.

MADELEINE, *à part*

Il est de ceux qu'on y met.

Oh! dame, monsieur, c'est qu' nous prenons nos précautions avant d'ouvrir... une maison comm' ça... sur la grand' route... il y a tant de gens de mauvaise mine.

BEAUBUISSON.

Je n'ai pas cette mine-là, j'espère?

MADELEINE.

Oh ! non. C' n'est pas vous qui me feriez peur... Mais où est donc not' homme? il était ici tout-à-l'heure.

BEAUBUISSON.

Notre homme! tu as donc un homme, ma chère enfant?

MADELEINE.

Pardine! eh pourquoi donc pas mossieu? tout comme une autre.

BEAUBUISSON, *se familiarisant.*

C'est pas l'embarras... tu m'as l'air d'une... (*Il lui pince la joue.*)

MADELEINE.

Laissez donc, mossieu... Tu m'as l'air ! in n' se gêne pas.

BEAUBUISSON.

Allons, allons, cherche ton homme... dis-lui que c'est moi, monsieur Maclou de Beaubuisson, le fils du conservateur des hypothèques d'Étampes, le prétendu de la belle Joséphine et le gendre futur du papa Corbin... J'espère que je t'ai décliné là tous mes noms et qualités, es-tu contente ?

me feras-tu bon accueil maintenant? car tu m'as un peu brusqué en entrant, et si je racontais çà au beau-père......

MADELEINE.

Brusqué, moi, mossieur! pas du tout; mais vous entrez dans c'te cour, vot' cheval et vous, comme deux étourneaux: vous avez failli m'écraser.

BEAUBUISSON.

Ah! c'est que j'ai une jument incroyable! quand elle sent l'écurie, impossible de la retenir! c'est l'animal le plus vif que je connaisse! je l'ai envoyée à Paris, au mois de septembre. Elle a couru au Champ de Mars, et il ne s'en est fallu que de vingt kilomètres, qu'elle ne gagnât le prix de douze cents francs. Aussi, il n'y a pas un bourg de Seine-et-Oise, où l'on ne chante les louanges de Cocotte.

MADELEINE, *riant*.

De Cocotte?

BEAUBUISSON.

Oui, je l'appelle Cocotte... c'est un petit nom d'amitié que je lui ai donné.

AIR : *Voyage qui voudra.*

Monté sur ma superbe bête,
Et revêtu d'un frac charmant,
Lorque je me rends à la fête
Du chef-lieu du département,
Nous y faisons merveille!
Fière et dressant l'oreille,
Cocotte au moindre bruit
Saute et s'enfuit.
En nous voyant on s'émerveille;
Au loin de l'œil chacun nous suit.
D'abord je ne vas
Que le petit pas,
Ensuite au grand trot,
Ensuite au galop,
Car je trotterais,
Je galopperais
Du matin au soir,
Sans me laisser choir,
Vraiment, vraiment il faut nous voir!

(*Il parle.*) Quand jai fourni ma course, alors je reviens, tout haletant, à la promenade de la ville... Là, les amateurs s'arrêtent, nous examinent de la tête aux pieds; chacun dit son mot. — Le bel animal! — Quelles jambes! — Comme il est musclé! — C'est une bête de cent louis, dit l'un. — Cent louis, dit l'autre... mille écus! — Mille écus... elle m'a coûté deux cent cinquante francs à la réforme des cui-

rassiers... c'est égal, tous nos jeunes gens n'ont que des squelettes efflanqués.. ils sont d'une jalousie, quand ils voient ma jument.

Cocotte (*bis*), tu fais leur désespoir !

Mais vois donc, je te prie, si on va lui donner un picotin.

MADELEINE, *appelant.*

Baptiste !

BEAUBUISSON.

Baptiste, c'est le nom de ton mari?

MADELEINE.

Oui, mossieu.

BEAUBUISSON.

Vous êtes tous deux domestiques chez le beau-père ?

MADELEINE.

Domestiques !... Non, mossieu, nous sommes jardiniers.

BEAUBUISSON.

J'entends... j'entends; vous faites un peu de tout : tant mieux; j'espère que vous me servirez bien quand je serai de la maison. J'aurai soin de vous, soyez tranquilles; je vous promets ma prtecti on.

MADELEINE, *à part.*

Sa protection! ah mon dieu! mon dieu! si mamselle Joséphine a un olibrius comme ça pour mari; à sa place, moi, j' sais bien c' que j' ferais... (*Haut.*) Mais voyez donc si not' homme viendra..... (*Elle appele avec impatience.*) Baptiste.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DORIVAL, *sous le costume de Baptiste, un arrosoir à la main.*

DORIVAL, *paraissant sur la porte.*

Baptiste! Baptiste ! Eh ben, quequ'il y a, not' femme? Est-ce que le feu est au village

MADELEINE, *surprise.*

Que vois-je ?.... Que signifie.... (*riant.*) Ah! ah ! ah! ah !

BEAUBUISSON.

Eh! arrivez donc, monsieur Baptiste, on a bien de la peine à vous avoir.

DORIVAL, *à Madeleine*

Eh! ben! quand tu me r' garderas... voyons, est-ce que tu n'es pas assez grande pour répoudre à mossieu?

MADELEINE, *riant*

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Oh ça! sais-tu bien que j'vons nous fâcher pour tout d'bon, si tu m'ris comm' ça au nez.

MADELEINE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Ventreguenne! as-tu juré de m' pousser à bou? Va-t-en, ou j' te.... (*Bas à Madeleine.*) Laissez-nous.

MADELEINE, *comprenant.*

N' te fâche pas, mon p'tit homme, ne t' fâche pas. (*Elle lui donne de petits soufflets sur la joue.*) V'là que j' rentre.

DORIVAL.

A la bonne heure! dépêche-toi d' ranger la maison.... que si mossieu revenait, il ne trouve pas tout sens dessus dessous.

MADELEINE.

Oui, oui, (*à part*) Oh! que je voudrais savoir...

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE XIII.

DORIVAL, *sous le costume de Baptiste*, M. MACLOU BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Comment! est-ce que monsieur Corbin est absent?

DORIVAL.

Oui, mossieu, il est allé à Étampes.

BEAUBUISSON.

A Étampes! et j'en viens, moi; quelle route a-t-il donc prise?

DORIVAL.

Dame! la grand' route, que je présume.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas possible! je l'aurais rencontré..... est-ce qu'il est à pied?.

DORIVAL.

Non, mossieu... il a monté c' matin dans le vérocifère d'Orléans.

BEAUBUISSON.

Moi j'étais à cheval.

DORIVAL.

C'est que c'est aujourd'hui le marché d'Arpajon, voyez-vous, il y a tant d'animaux sur c'te route, il ne vous aura point distingué.

BEAUBUISSON.

Ah! çà, mais je peux du moins parler à mademoiselle Corbin?

DORIVAL.

Non, Mossieur.

BEAUBUISSON.

Comment, non! je ne puis pas lui présenter mon hommage?

DORIVAL.

Non, Mossieu, vous n' pouvez point.

BEAUBUISSON.

Et pourquoi, je te prie?

DORIVAL.

Par la raison que Mamsell' est partie avec son père.

BEAUBUISSON.

Parbleu! c'est jouer de malheur! moi qui viens pour la voir à *flanc*-étrier.

DORIVAL.

Oui, vous avez du guignon.

BEAUBUISSON.

Cest que tu ne sais peut-être pas ce qui m'amène?

DORIVAL.

Oh! qu'si, Mossieu, j'ons vu ça du premier coup d'œil.

BEAUBUISSON.

Qu'est-ce que tu as vu?

DORIVAL.

J'ons vu... dam!... (*Il rit.*) Ça s'voit tout de suite; il n' faut pas le demander, c'est peint sur votre figure.

BEAUBUISSON.

Sur ma figure.

DORIVAL, *riant.*

Oui, vous v'nez pour être...

BEAUBUISSON.

Quoi?

DORIVAL.

J' nons pas besoin d' vous l' dire, puisque vous le savez mieux que moi.

BEAUBUISSON.

Tu vois donc que je viens pour faire ma cour à mademoiselle Joséphine?

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Son mari.

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Tu devines juste, mon garçon... (*Riant.*) Hé ! hé ! hé!

DORIVAL.

Oh ! il y a bien d'aut' choses que j' devine, allez ; et qui vous étonneraient ben si...

BEAUBUISSON.

Quoi dong encore? explique-toi.

DORIVAL.

Ma fine, non, ça ne me regarde point. Tant pis pour M. Corbin, s'il jette comm' ça sa fille à la tête du monde.

BEAUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

DORIVAL.

Oh ! rien... Mais convenez entre nous que vous allez faire ben des malheureuses à Étampes.

BEAUBUISSON, *avec fatuité.*

Des malheureuses?

DORIVAL.

Allons, convenez-en... La petite fille du limonadier de la comédie, par exemple?

BEAUBUISSON, *étonné.*

D'où diable?...

DORIVAL.

Est-ce que j' vous ons pas vu vingt fois dans l' comptoir, à côté d'elle? Qu' vous lui faisiez des niches; qu' vous tiriez son aiguille quand alle travaillait?

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m' fâch' tout de bon, monsieur Maclou.
— Acceptez c' bouquet !
— Nenni, qu'all' disait,
Pas d' gest' s'il vous plaît;
Je m'gard' pour l'hyménée,

J' suis un' fill' bien née,
Et j' vous ferai voir
Que dans un comptoir
La vertu peut s'asseoir.

Ensemble.

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m' fâch' tout d' bon, monsieur Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée;
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

DORIVAL.

V'là qu' vous l'enjôliez,
Qu' vous la cajoliez;
Mais par un soufflet
S' terminait
L' tête à tête;
Puis all' s'écriait:
« Mon Dieu qu' vous êt's bête,
» Ennuyeux et laid! »
(Allant auprès de Beaubuisson.)
Tout ça n'est p'têtr' pas vrai?

Ensemble.

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m' fâch' tout d' bon, monsieur Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée,
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

BEAUBUISSON, *riant.*

Tais-toi, tais-toi... ne va pas parler de ça ici.

DORIVAL.

Oh! je n'ai garde.

BEAUBUISSON.

Mais tu vas donc bien souvent à Etampes?

DORIVAL.

J' crais ben. On n' voit que moi, les jours de marché... Dites donc, et c'te jolie petite comédienne pour qui qu'vous avez acheté une fois tout mon panier de fleurs?

BEAUBUISSON, *surpris.*

Comment? c'est à toi que j'ai acheté.....

DORIVAL.

Eh ! oui, vous savez ben..... j'ons porté les fleurs chez elle, de votre part.

BEAUBUISSON.

C'est singulier ! Mais aussi je me disais : voila un drôle dont la figure.....

DORIVAL, *riant.*

N'est-ce pas? c' que c'est que l' hasard ! Vous ne comptiez guère me trouver chez mossieu Corbin ?....

All' était, ma fine, ben gentille, c'te petite comédienne.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Sans parler ici d' sa beauté,
Elle a, si j'en crois c' qu'on répète....

BEAUBUISSON.

L'esprit d'une ingénuité
Et la candeur d'une coquette ;
Cette actrice, dont les talens
Charmaient les juges difficiles,
Jouait les travestissemens.

DORIVAL, *avec malice.*

J' croyais qu'all' jouait les imbéciles.

BEAUBUISSON.

Quelquefois : dans la *Chercheuse d'Esprit*, par exemple.

DORIVAL.

All' avait l'air d' ben vous aimer toujours.

BEAUBUISSON, *riant.*

Elle était folle de moi ; mais motus encore une fois.

DORIVAL.

Elle était si contente, qu'elle m'a donné un écu de cinquante-cinq sous pour boire ; j' m'en souviendrai toujours.

BEAUBUISSON.

Tiens, en voilà deux, pour ne plus penser à toutes ces folies de ma jeunesse.

DORIVAL.

Vous êtes ben honnête, Mossieu, vous pouvez t'être sûr que je ne soufflerai le mot.

BEAUBUISSON.

Je l'espère.

DORIVAL.

C'est vrai que si mossieu Corbin connaissait toutes vos p'tites fredaines, il n' vous bâillerait point sa fille, dà.

BEAUBUISSON.

C'est possible.

DORIVAL.

Dites-donc... n' faudra pas non plus lui parler de c' t' aventure?

BEAUBUISSON.

Qu'elle aventure?...

DORIVAL.

C' t' aventure... au sujet d'une dame qui v'nait d' Paris, et qu'est descendue avec un jeune homme, à l'auberge des Trois Rois.

BEAUBUISSON.

Ah! oui, oui... Mais où diable as-tu appris?

DORIVAL.

Bah!... je suis comme les furêts, moi, je m' glisse partout. J'étais là... quand l' jeune homme à la dame, vous a donné un soufflet.

BEAUBUISSON.

Un soufflet! Ce n'était pas un soufflet d'abord...

DORIVAL.

Ça y ressemblait ben toujours. Vous lui avez joliment répondu, tout d' même.

BEAUBUISSON.

Je le crois, parbleu, bien! Le lendemain son affaire était boune, va.

DORIVAL.

Vous vous êtes battus?

BEAUBUISSON.

Hors la ville et sans témoins. Du premier coup, je l'ai laissé sur le pré.

DORIVAL.

Oh! oh! c'est donc ça que je l'ai rencontré l'aut' jour, qu' ma d'emandé d' vos nouvelles.

BEAUBUISSON, *à part.*

Ce maraud-là est incroyable! Il sait tout.

DORIVAL.

Air d'une *Allemande de Mozart.*

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d' la prudence;
J' crois avoir d' l'intelligence,
Et j' vous l' f'rai ben voir;
A not' mait' tantôt,
Loin d' dir' vot' histoir' véritable,
J' lui dirai plutôt:
Vot' gendre a tout c' qui faut.

C'est un homm' capable,
Et ben agréable;
Bref, pour vous servir
J' vas joliment mentir.

Ensemble.
Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d' la prudence,
J' crois avoir d' l'intelligence,
Et j' vous l' f'rai ben voir.
BEAUBUISSON.
Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

Suite du même air.

(*A Dorival.*) Quitt'ras-tu c' jardin?
Un dam' en équipage arrive,
D' mande mossieu Corbin,
J' dis qu'il n'y est pas... soudain
C'te dam' qu'est très-vive
Dit: faut que j'y écrive.
Port' lui donc pour ça
Encre et plume,
DORIVAL.
On y va.

DORIVAL, *s'approchant de Beaubuisson et lui versant de l'eau sur les jambes avec son arrosoir.*

Ensemble.
Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d' la prudence,
J' crois avoir d' l'intelligence,
Et j' vous l' f'rai ben voir.
BEAUBUISSON.
Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.
MADELEINE, *regardant Dorival qui sort lentement.*
Voyez donc c'te nonchalance,
Est-ce comm' ça qu' l'ouvrage avance?
Ça jas'rait, sans ma prudence,
Du matin au soir.

Madeleine va pour suivre Dorival, Beaubuisson la retient par sa jupe.

SCÈNE XV.

BEAUBUISSON, MADELEINE.

BEAUBUISSON.

Dis donc, Madeleine, qu'est-ce que c'est que cette dame ?

MADELEINE.

Est-ce que j' sais, moi ; mais faut qu'all' soit ben riche tout d' même : car ell' a un biau carrosse, et des grands laquais vêtus comme des milords.

BEAUBUISSON.

Elle voudrait peut-être acheter la campagne de M. Corbin.

MADELEINE.

C'est possible... mais vous m' faites perdre mon temps.

Elle remonte la scène.

BEAUBUISSON.

Écoute donc un moment.

MADELEINE.

Eh ben après ?

BEAUBUISSON.

C'est que pour tuer le temps, vois-tu, en attendant le beau-père, je n'aurais pas été fâché de tenir compagnie à cette dame, moi... la galanterie française...

MADELEINE, *sort en courant.*

Eh ben j'lui dirai qu'vous voulez tuer le temps avec elle, comptez là-dessus.

BEAUBUISSON, *courant après elle.*

Ne va pas faire une bêtise comme celle-là, Madeleine, entends-tu ?

Madeleine sort.

SCÈNE XVI.

BEAUBUISSON, DUPRÉ, *arrivant par la grille.*

DUPRÉ, *à part.*

Quel est donc ce Monsieur si familier avec les domestiques de la maison ?

BEAUBUISSON, *se croyant seul.*

Ces gens de campagne sont d'une maladresse !...

DUPRÉ, *à part.*

Je n'ai pu tenir à mon impatience, et d'après l'espoir que m'a donné M. Corbin...

BEAUBUISSON, *se croyant seul.*

Ce sera pourtant fort désagréable, si je suis obligé de m'en retourner sans avoir vu la petite Joséphine.

DUPRÉ, *qui écoute.*

La petite Joséphine!... (*il s'avance.*) Pardon, Monsieur, mais vous parliez ici de mademoiselle Joséphine... est-ce que par hasard vous seriez?

BEAUBUISSON, *un peu surpris de l'apparition de Dupré, et de sa question.*

Maclou de Beaubuisson.

DUPRÉ, *à part.*

Qu'entends-je?

BEAUBUISSON.

Vous avez lair étonné, Monsieur!

DUPRÉ.

Je le suis en effet, Monsieur, de vous rencontrer ici.

BEAUBUISSON.

Vraiment.

AIR : *Pourtant je voudrais bien.* (Des Gardes marine.)

Monsieur, si je puis m'y connaître,
Est neveu, cousin du patron?

DUPRÉ.

Un titre plus cher va peut-être
M'attacher à cette maison.
Le père et son aimable fille
Ne peuvent encore me compter
Dans leur famille;
Mais j'ose me flatter
Du doux espoir de l'augmenter.

BEAUBUISSON, *à part.*

De l'augmenter!.. (*haut*) Permettez, Monsieur, je n'entends pas : ayez la bonté de vous expliquer un peu plus cathégoriquement; vous êtes...

DUPRÉ.

Je suis Dupré, le fils du notaire de Boissy.

BEAUBUISSON, *d'un ton méprisant.*

Dupré de Boissy... je ne connais pas ça...

DUPRÉ, *appuyant, comme s'il parlait à un sourd.*

En ce cas, je vais vous répéter *ça*, Monsieur. Je suis Charles Dupré... J'aime Mlle. Joséphine, j'en suis aimé... *ça* est assez clair, je crois; j'en ai fait l'aveu ce matin à son père qui a daigné encourager mon amour; et si *ça* dérange vos projets de fortune, j'en suis fâché; mais j'ai des préten-

tions plus légitimes que les vôtres, et je n'en rabattrai pas *ça*, entendez-vous maintenant, Monsieur ?

BEAUBUISSON, *un peu étourdi de la riposte.*

Je commence à comprendre.. vous êtes ce qu'on appelle en terme technique, un rival.

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, un rival, et qui ne souffrira pas...

BEAUBUISSON *avec ironie.*

AIR *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Suivant les traces de son père,
Monsieur doit être en ce moment
Clerc d'avoué, clerc de notaire ?

DUPRÉ.

Cela vaut mieux que d'être un insolent.
A cet état cessez de faire injure,
De grands auteurs ont ainsi commencé.
Et du fond d'une étude obscure,
Plus d'un héros s'est élancé.

BEAUBUISSON.

Permettez... permettez. . vous vous échauffez...

DUPRÉ.

C'est que vous le prenez sur un ton...

BEAUBUISSON.

Parlons sans nous emporter... que diable ! s'il fallait se couper la gorge pour un mot... vous ne savez peut-être pas, d'ailleurs, que vous avez affaire à un homme qui a tiré le pistolet chez Lepage... et qui abat une poupée à vingt-cinq pas ?

DUPRÉ.

Et moi, Monsieur, j'abats mon homme à cinquante.

BEAUBUISSON.

Diable! diable! vous tirez bien... mais, pour en revenir à ce que nous disions : si le papa Corbin vous a fait des promesses, c'était pour se moquer de vous.

DUPRÉ.

Pour se moquer de moi !

BEAUBUISSON.

Permettez, c'est une façon de parler. Mais, tenez, lisez ce qu'il a écrit, il n'y a pas plus de trois jours, à mon oncle *Boudard*, le precepteur d'Etampes.. lisez, je vous en prie, pour votre satisfaction. *Il lui donne une lettre.*

DUPRÉ, *après avoir lu bas.*

Se peut-il ?

BEAUBUISSON.

Vous voyez que je n'en impose pas. Je vous dirai plus : c'est que pendant que le beau-père est allé à Étampes pour la première entrevue; moi, qui connais les bienséances, je suis venu ici pour lui présenter mes devoirs.

DUPRÉ, *interdit.*

Je vous avoue, Monsieur, que ce départ précipité me confond..... Ce matin, à cette place même, je lui ai parlé encore, et rien n'annonçait qu'il eût le dessein de me tromper.

BEAUBUISSON, *riant.*

C'est cependant une mistification, mon cher; c'en est une, ou je ne m'y connais pas.... et je m'y connais, je vous prie de le croire.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons, Monsieur..... Comment annoncer à mon père ?.....

BEAUBUISSON.

S'il a rédigé le contrat, il en sera pour son papier timbré.

DUPRÉ.

Quoi ! vous croyez que M. Corbin ?.....

BEAUBUISSON.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit.* (De Bancelin.)

Connaissant
Et redoutant
Votre amoureuse étourderie,
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Je doute toujours.
Qu'il ait eu recours
A cette perfidie,
Mais je le verrai,
Je le presserai...

BEAUBUISSON, *à part.*

Et moi, j'épouserai.



Ensemble.

Connaissant et redoutant
Votre amoureuse étourderie,
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Mais jusques à ce moment,
A sa promesse je me fie;
Il ne m'a pas vainement
Flatté de son consentement. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

BEAUBUISSON, MADELEINE, *accourant.*

BEAUBUISSON.

Le pauvre jeune homme est bien désappointé.

MADELEINE.

Ah ! dites donc, Mossieu, j'ai fait voi' commission. J'ai dit comm'ça à c'te dame que vous vouliez tuer le temps avec elle..... All' vous cherche partout.

BEAUBUISSON.

Par exemple, Madeleine, tu es bien bavarde, c'est une plaisanterie que je faisais.

MADELEINE.

La v'là qui vient par ici.

BEAUBUISSON

Que diable veux-tu que je lui dise ?

SCÈNE XVIII

MADELEINE, BEAUBUISSON, DORIVAL, *sous le costume d'une dame anglaise,* BAPTISTE, *déguisé en jockey anglais.*

DORIVAL, *sortant de la maison, dit tout bas à Baptiste.*

A tout ce que je vous demanderai, n'oubliez pas de répondre seulement *yes.*

BAPTISTE.

Oui, Monsieur.... (*Il se reprend.*) Yes, yes, Madame.

BEAUBUISSON, *la lorgnant, dit à part.*

A sa démarche, à son air, je parierais que c'est une *Lady.*

DORIVAL, *à Baptiste.*

Jones !... *What o clock is it.*

BAPTISTE.

Yes.

DORIVAL, *bas.*

C'est bien.. (*Haut à Madeleine.*) Médéme le jardinière ?

MADELEINE.

Madame la milady.

DORIVAL.

Où était-il la jeune cavalier franchése qui voulait me tenir compegni ?

MADELEINE.

Madame.... la milady...(*Bas à Beaubuisson.*) Qu'est-c qu'elle demande?

BEAUBUISSON, *bas Madeleine.*

Je sais...je sais... je connais sa langue, je vas lui repondre. (*Haut, et s'avançant vers Dorival avec de grands saluts*) Madame c'est moi qui ai pris la liberté...

DORIVAL.

Ah! c'était vous, Messer...

Elle lui fait une profonde révérence.

BEAUBUISSON.

Oui, Milady, j'ai pensé qu'en attendant M. Corbin....

DORIVAL.

Messer Corbinne? vous étiez son fils... no'.

BEAUBUISSON.

Son fils? non; M. Corbin n'a point de fils; il n'a qu'une fille, et ce n'est pas moi. Je dois être son gendre.

DORIVAL.

Vous la gendre à messer Corbine?.

BEAUBUISSON.

Yes, Milady. (*A Madeleine.*) Tu vois que je sais l'anglais.

DORIVAL.

Ah! je suis enchantée beaucoup!... je venais tout justement pour parler à la gendre futur de messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

C'est à moi, Milady, que vous vouliez parler?

DORIVAL.

C'étaitte vous qui vous appelez messer Meclo de Belbuissonne?

BEAUBUISSON.

Maclou de Beaubuisson... moi-même.

DORIVAL.

Ah! jé une homme... si vous saviez la grande secret que j'ai à vous dire.

BEAUBUISSON.

Un grand secret! à moi!

DORIVAL, *en confidence.*

Jé voulais rester dans lé tette à tette avec vous.. (*Haut.*) Jones?

BAPTISTE.

Madame... (*Il se reprend.*) Yes?

DORIVAL, *à Baptiste.*

Jones... allez à Arpajonne; vous direz à mon équipage de se tenir prête; je partirai dans une heure.

BAPTISTE.

Yes. *Il s'en va lentement et lourdement.*

BEAUBUISSON.

Madeleine.... cette dame désire être seule avec moi... laisse-nous.

MADELEINE.

Oui, Mossieu. (*Elle court après Baptiste en disant.*) Attendez, attendez, mossieu Jaune; j' vas vous mettré dans vot' chemin.

BAPTISTE, *à sa mme.*

Yes.

MADELEINE, *riant, dit bas à son mari.*

Oh! qu' t' as l'air drôle comm' ça, not' homme!

BAPTISTE.

Yes. Tais-toi.

(*Baptiste et Madeleine vont pour sortir par la grille; mais, voyant qu'on ne les regarde pas, ils rentrent dans la maison.*)

SCÈNE XIX.

DORIVAL, MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Nous sommes seuls, madame; il me tarde d'apprendre ce secret.

DORIVAL.

Je voudrais mé asseoir.

BEAUBUISSON, *court prendre une chaise du jardin, et la lui offre.*

Milady...

DORIVAL.

I thank you sir... Je voulais que vous soyez assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai très-bien debout pour vous écouter.

DORIVAL.

Nô' no'... vous assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Vous le voulez absolument ?... C'est moins pour m'asseoir que pour vous obéir.

Il prend une chaise et s'assied très-près de Dorival.

DORIVAL.

Non, approchez-vous plus loin, (*il s'éloigne un peu*) encore plus loin : la décence anglaise il exigeait cette chose.

BEAUBUISSON.

Madame.... (*Il s'avance.*)

DORIVAL, *faisant un grand soupir.*

Ah!

BEAUBUISSON.

Vous soupirez, mylady!

DORIVAL.

Jé avais grandement sujet de soupirer...

BEAUBUISSON.

Vous avez donc quelque chagrin?

DORIVAL.

Ah!... des chegrennes... beaucoup!.... Vous étiez impatiente, je vois, de connaître ce qui me amène.. Il faut, messer, que je conte à vous le histoire des aventures de ma vie : c'étaitte un roman.

BEAUBUISSON.

Je n'en doute point ... les dames anglaises sont, dit-on, très-romantiques.

DORIVAL.

Figurez-vous d'abord, que je avais reçus de la néture une caractère vive, impétiése! mais tendre beaucoup! passionné très-forement; vous comprendrez bien. (*Chaque fois qu'elle prononce ce dernier mot, elle frappe sur le bras de Beaubuisson.*)

BEAUBUISSON.

Oui, oui.... madame... vous êtes tendre et passionnée, j'entends.

DORIVAL.

A quinze ans, je avais épousé le lord *Biffectonne*, et je étais véve à seize ans avec un fortune très-confortable.. ah! messer Belbuissonne! c'était une bien triste état que l'état de véve...

BEAUBUISSON.

Je conçois qu'à cet âge-là... surtout quand on est jolie comme vous....

DORIVAL.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Après ces malheurs précoces,
Au lord Malborough enfin
J'avais, en secondes noces,
Donné mon cœur et ma main (*bis.*)
Mais fatale destinée
Que je devais pleurer fort (*bis*);
Hélas ! au bout d'une année,
Messer Malborough est mort.

Il pleure sur la ritournelle.

Et je étais encore vévé à vingt ans, avec une fortune encore plus gros.... vous comprendrez bien.

BEAUBUISSON.

Oui, madame... la mort de M. de Malbrouk vous a rendue encore plus riche que vous ne l'étiez.

DORIVAL.

C'étaitte là tout justement la cause de mes infortunes..... Je voyageai dans le France pour voir le bel pays à vous... Écoutez bien, messer Belbuissonne.

Elle lui donne un coup de poing sur le bras.

BEAUBUISSON, *reculant un peu.*

Madame, je suis tout oreilles.

DORIVAL.

En voyageant, j'ai rencontré beaucoup de cavaliers francheses qui voulaient m'épouser.

BEAUBUISSON.

Cela ne m'étonne pas.

DORIVAL.

Il en était une surtout... qui était une belle homme... grande... cinq pieds avec huit pouces, et de grandes moustaches. Qu'il avait des manières fort agréables !... il chantait, il dansait comme un zéphir.

BEAUBUISSON.

Il vous a plu, sans doute.

DORIVAL.

C'est-à-dire, il m'aurait assez plu, parce que j'aime beaucoup le chant, le danse, et les grandes moustaches..... Ce sont des petits talens de société qui amusaient toujours..... Chantez-vous, messer de Belbuissonne ?

BEAUBUISSON.

Non, milady, ce n'est pas là mon fort.

DORIVAL.

Oh! tant pis! vous étiez privé d'une grande plaisir; car les romances... les romances anglaises surtout!... ils étaient si lamentables!... quand on a le cœur sensible; je suis sûre que si je vous chantais un petit roman anglaise, vous pleureriez tout de suite.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai charmé de vous entendre.

DORIVAL.

Écoutez... c'était un air... oh! un air du plus fameux compositeur de l'Angleterre; on le appelait les petit Rossini de la Grande-Bretagne.

BEAUBUISSON.

Diable! voyons.

DORIVAL, *chante.*

Ancienne romance écossaise.

Should auld acquitance by forgot
And never brought to mind
Schould auld acquitance by forgot
And days of lang syne
For auld lang syne,
Mi dear for auld lang syne.
Co'eff tak a cap o' kind-nessy et
Dor auld lang syne.

And' sure ly co'eff-be-your
Pint-stoup as sure as t ll be mine
And co'ell tak a right guid
Co'elli e' waught,
For auld lang syne
Mi dear for auld lang syne,
Co'eff tak a cap o' kind-nessy et
For auld lang syne.

BEAUBUISSON.

En effet, milady, cela porte à l'âme..... Eh bien, pour en revenir à cet aimable cavalier, vous ne l'avez pas épousé?

DORIVAL.

Oh! non; j'ai vu tout de suite qu'il n'avait envie de moi que pour mon argent.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas très-délicat. Il paraît, mylady, qu'il est fort difficille de toucher votre cœur.

DORIVAL.

Non pas très-difficile du tout, je vous assure; car je me

laissais prendre comme un enfant.... à l'hameçonne de l'amour.

BEAUBUISSON.

A....

DORIVAL.

L'hameçonne....

BEAUBUISSON.

L'hameçonne ... ah! l'hameçon, le piége de l'amour.

DORIVAL.

Oui. J'avais enfin rencontré un jeune homme qu'il était très-bien à ma fantaisie... Ah! comme je l'aimais! je le trouvais charmante... il était plein d'esprit et d'émébilité, mais que le mine il étaitte trompeur !

BEAUBUISSON.

Vous eûtes donc encore à vous plaindre de lui?

DORIVAL, *pleurant.*

Je vous en faisais juge vous-même, messer..... pendant qu'il me jurait qu'il me adorait, il jurait toutte le même chose à un petit fille dont il a tourné le tête.

BEAUBUISSON.

C'est fort mal.

DORIVAL.

Jé avais surpris le correspondance de la jeune homme avec le petit fille.

BEAUBUISSON.

Alors vous connaissez votre rivale?

DORIVAL.

Jé connais sans avoir vu... le petit fille, il se nomme Joséphine.

BEAUBUISSON.

Joséphine!

DORIVAL.

Oui; et le père au petit fille, c'etaitte messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin!.. mais, madame, comment donc appelez-vous le perfide qui vous a trompée?

DORIVAL.

La perfide, il se nommait Dupré.

BEAUBUISSON.

Dupré! qu'entends-je?

DORIVAL.

Et c'étaitte la raisonne pourquoi je suis venue ici rout expressément.

BEAUBUISSON, *vivement.*

Et vous avez la preuve ?

DORIVAL.

La preuve ? je le tienne dans la main.

Il lui montre une lettre.

BEAUBUISSON.

Une lettre !

DORIVAL.

Une lettre du petit fille que je avais arrêtée dans le poste de Arpajonne, voyez plutôtte !..

Il lui montre la suscription de la lettre.

BEAUBUISSON, *la lisant.*

A monsieur, monsieur Dupré fils, à Boissy-le-Sec. Oh! oh! que dit cette lettre ?

DORIVAL.

Oh ! il disait des choses affreuses.

BEAUBUISSON.

Voyons, voyons. *Dorival lui donne la lettre. Lisant.*) « Mon cher Dupré, je ne puis vous exprimer tout le cha- » grin que j'éprouve. Mon père veut me marier à un sot. » (*Avec surprise et indignation.*) A un sot !

DORIVAL, *montrant le mot.*

Il y avait bien là sot, n'est-ce pas ? s...o...t...

BEAUBUISSON.

Sot... oui, oui ; et d'où diable me connaît-elle ?... elle ne m'a jamais vu. (*Il continue de lire.*) « A un sot qui se » fait appeler Maclou de Beaubuisson. »

DORIVAL.

Il est bien certain que le sot, c'était vous.

BEAUBUISSON.

Oh! c'est bien moi... il n'y a pas de doute ; c'est abominable. (*Il continue de lire.*) » Si vous m'aimez comme « vous me l'avez juré tant de fois... »

DORIVAL.

Tant de fois... le traître !

BEAUBUISSON, *lisant.*

« Hâtez-vous de rompre ce mariage.....» (*Avec colère*) C'est nous qui déjouerons leurs manœuvres.

DORIVAL.

Oui, oui, il fallait nous venger toutes les deux. Vous du petit fille, et moi de la jeune homme.

BEAUBUISSON.

Je ne sais de quoi je suis capable, dans la colère où m'a mis cette insolente lettre.

DORIVAL.

Je donnerais tout ce que j'ai, pour trouver un homme braive, courageux...

BEAUBUISSON, *vivement.*

Et moi aussi.

DORIVAL.

Ecoutez une idée excellent qui vient à moi. Chergez-vous d'eppeler la jeune homme en duel.

BEAUBUISSON.

En ?..

DORIVAL.

En duel.

BEAUBUISSON.

En duel !

DORIVAL.

Yes, et pendant que vous le tuerez... avec l'épée... ou à la pistolette... je me chargerai moi, de arracher les yeux au petit fille.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

Vous avez peur.

BEAUBUISSON.

Milady... j'ai prouvé dans l'occasion.

DORIVAL.

Allons, vous avez per, vous êtes un poltron... convenez?

BEAUBUISSON, *à part.*

Que diable de proposition me fait-elle-là ?

DORIVAL.

Eh ! bien... c'éttaite moi, qui me vengerais toute seule.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

No, no, c'était pas la première fois que j'ai battu.... (*Elle fait le geste de tirer l'épée.*)

BEAUBUISSON, *à part.*

Quelle femme !

DORIVAL.

Jé exigeais seulement que vous servirez à moi de témoinne.

BEAUBUISSON, *à part.*

Servir de témoin à une femme qui se bat... (*Haut.*) Milady, cela n'est pas proposable... mais sans recourir à des moyens aussi violens, ne peut-on pas écrire à M. Corbin ? lui dévoiler toute cette intrigue.... et le prévenir des engagemens sacrés que le jeune Dupré a contractés avec vous ?

DORIVAL.

Ah! jé entends... par cette moyen, le pépé Corbinne il sera en fureur... il chassera le Dupré...

BEAUBUISSON.

Et de deux prétendans, mademoiselle Joséphine n'en épousera aucun.

DORIVAL.

Oh! oui... elle sera bien punitte... écrivonne... écrivonne toute de suite. Dites bien clairement à messer Corbinne que vous ne voulez point de sa fille.

BEAUBUISSON, *se mettant à la table.*

Oh! laissez-moi faire... vous allez voir.

DORIVAL, *il dicte.*

Je vais vous dicter... « Messer Corbinne, votre fille il » était une impertinent.

BEAUBUISSON.

Oh! impertinente!.. L'expression est un peu trop...

DORIVAL.

Non, non.. Il faut frapper fort... Ecrivez impertinente.

BEAUBUISSON, *écrivant.*

Allons...

» Et si vous avez eu la pensée de m'avoir pour votre gen-
» dre, je vous déclare, moi, que je ne serai point assez sot... (*en grosses lettres*) pour devenir. »

DORIVAL.

« Devenir un George Dandin.

BEAUBUISSON, *écrivant.*

» Connoissez mieux la famille des Beaubuisson, et sachez
» qu'elle n'est point faite pour être vouée au ridicule....

DORIVAL, *le pressant d'achever.*

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être...

BEAUBUISSON, *écrivant.*

» Votre très-humble, etc., etc. »

DORIVAL, *voulant prendre la lettre.*

C'étaitte tout ce qu'il fallait.

BEAUBUISSON.

Attendez donc que je signe... (*il signe*) là, avec mon grand paraphe.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant toute essouflée.*

Monsieur... Madame...

BEAUBUISSON.

Eh bien?... quoi, qu'est-ce!

MADELEINE.

Tout à l'heure, je r'gardions là haut par c'te fenêtre qui donne sur la grand'route, j'ons vu venir de loin une petite voiture d'Etampes et not' maît' en lapin, avec son chapeau à cornes.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin!.. tant mieux.

DDORIVAL, *à Beaubuisson.*

Donnez le lettre, donnez... Je me charge de remettre à lui.

BEUBUISSON.

Bon! bon! c'est ça... et vous lui expliquerez de vive voix.

DORIVAL.

Je dirai toutte, toutte... (*Bas à Madeleine.*) Remettez cette lettre à votre maître (*à Beaubuisson.*) Partez, partez vîte... Allez m'attendre à Arpéjonne, dans le auberge de la Grande Cerf, et je rejoindrai vous bientôt pour apprendre..

BEAUBUISSON.

Le résultat de cette conférence ; c'est convenu... Je bride mon cheval; je pars... Arpajon... au Grand Cerf. (*Il prend la main de Dorival, qu'il couvre de baisers.*)

DORIVAL, *lui donne un coup d'évantail sur la tête et dit* :

Qu'est-ce que vous faites donc, petite brutal, vous prenez des libertés qui ne sont pas permises chez les dames anglaises.

MADELEINE.

V'là M. Corbin qui revient.

DORIVAL.

Monsieur Corbin!.. Goddem!.. (*Il prend ses jupes à la main et se sauve dans la maison.*)

SCÈNE XXI.

MADELEINE, M. CORBIN.

M. CORBIN *à la grille, et tenant une petite valise.*

Madeleine!.. venez donc... prenez cette valise, et reportez-la dans ma chambre.

MADELEINE.

Comment? vous revoilà déjà Mossieu?.. Et Mamselle, où est-elle donc?

M. CORBIN.

Je l'ai laissée chez sa tante.

MADELEINE.

Je m'doute bien que vous n'avez pas trouvé mossieu de Beaubuisson à Etampes?

M. CORBIN.

Non... mais c'est égal; je suis bien aise de t'annoncer, Madeleine, que le mariage de ma fille est à peu-près décidé. M. de Beaubnisson est un fort bon parti.

MADELEINE.

Un fort bon parti... Non Monsieur.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir la vérité,
(*A Corbin.*) C' Beaubuisson
Dans l' canton

Peut chercher un autr' tendron.
Mamsel' n' veut pas de c't époux,
Car ell' ferait, voyez-vous,
En l' prenant,
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

J'en apprends de belles!

MADELEINE.

Est-c' que les d'moiselles
Peuv't toujours
Dans l's amours
Consulter l'auteur d'leur jours
C'lui qui sait nous plaire,
C'est l' fils du notaire,
M'sieu Dupré,
Qu'à not' gré
J' trouvons...

M. CORBIN, *à Madeleine.*

Tais-toi.

MADELEINE.

J' parlerai.

Ensemble.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité,
C' Beaubuisson,
Dans l' canton
Peut chercher un aut' tendron.
Mamsell' n' veut pas de ct' époux,
Car all' ferait, voyez-vous,
En l' prenant,
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

C'est trop de témérité!
Braver mon autorité!
Écoutez,
Respectez
Mes suprêmes volontés.
Sans l'aveu de ses parens,
Accueille-t-on les galans?
Les enfans
Franchement
Sont nés pour notre tourment.

MADELEINE.

Puisque v'là le grand mot lâché, je vous dirai que mos[...] de Beaubuisson est venu ici; qu'il vous a attendu [...]

heures ; et que ne vous voyant pas revenir, il a écrit cette lettre, qu'il m'a chargée de vous donner.

M. CORBIN *prenant la lettre.*

Une lettre de mon gendre futur... (*Tout en parlant il cherche ses lunettes.*) Eh bien ! mes lunettes.. ah ! les voici.. (*Il lit.*) « Monsieur, votre fille est une impertinente. »

MADELEINE, *à M. Corbin.*

Eh ben ! est-il poli vot' gendre ?

M. CORBIN. *Il achève de lire tout bas ; et à mesure qu'il lit, son indignation redouble.*

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, M. DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON, *de loin et criant.*

La maudite maison !,.. elle est ensorcelée, je crois. (*Il appelle Baptiste ; aperçoit Madeleine et court à elle.*) Ah ! Madeleine... conçois-tu rien à cela ? voilà deux heures que je me bats avec mon cheval pour le faire sortir de l'écurie, impossible d'en venir à bout.

MADELEINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! il paraît qu'il s'y trouve bien.

BEAUBUISSON.

Tu ris... je ne suis pas d'humeur à plaisanter ; je devrais être déjà bien loin... Où est ton mari ? qu'il vienne me donner un coup de main... (*Il va près de la maison.*) Baptiste !

M. CORBIN *à Madeleine.*

Quel est ce Monsieur ?

MADELEINE, *riant.*

C'est lui... c'est mossieu de Beaubuisson.

M. CORBIN.

Vraiment... (*Il va à lui en colère,*) Monsieur...

BEAUBUISSON *croyant qu'il s'offre pour l'aider.*

Merci, merci... Bonhomme ; vous ne pourriez pas.....

M. CORBIM.

Bonhomme !

BEAUBUISSON, *avec impatience, près de la porte.*

Baptiste !... viendras-tu ?

SCENE XXIII.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE, *accourant.*

Queuq'y a encore de nouveau, Mossieu, me voilà.

BEAUBUISSON, *le regardant avec surprise.*

Te... tu te nommes Baptiste, toi?

BAPTISTE, *souriant.*

La drôle de question!

MADELEINE.

Eh! oui, c'est Baptiste... Qu'est qu'il a donc?

BEAUBUISSON.

Le jardinier de monsieur Corbin?.. laissez-moi donc tranquille...

(*Il indique du geste que Baptiste est bien plus maigre.*)

MADELEINE.

Oui, Baptiste, not' homme, quoi!

M. CORBIN, *d'un ton de colère.*

Et moi, Monsieur...

BEAUBUISSON.

Vous, c'est différent, je ne vous connais pas... mais c'est ce drôle qui veut me faire accroire...

BAPTISTE.

Pardienne je suis bien *moi*, quand l' diantre y serait; et je vous remets ben aussi, mossieu de Beaubuisson... A telle enseigne que vous m'avez bâillé tantôt ces deux écus de cent sols, pour n' pas conter à not' maître toutes les petites fredaines que vous avez faites à Etampes.

BEAUBUISSON.

Tais-toi... tais-toi.

BAPTISTE, *très-haut.*

Vous savez ben c'te belle limonadière.. et c' te p'tite comédienne.

BEAUBUISSON.

Veux-tu te taire?

BAPTISTE.

Et c't'autre belle dame de Paris, pour qui qu'vous avez reçu un coup de poing, en manière de soufflet.

BEAUBUISSON, *le poussant.*

Imbécille, on ne te demande pas tout cela.

M. CORBIN.

Si, parbleu ! Je veux qu'il dise tout... Il paraît, monsieur, qu'on m'a grandement trompé sur votre compte.

BEAUBUISSON, *à Corbin.*

Plaît-il ? est-ce que tout ceci vous regarde, mon brave homme ?

M. CORBIN.

Si cela me regarde ! J'allais faire une étrange sottise en vous donnant ma fille.

BEAUBUISSON.

Votre... Ah ! vous êtes...

M. CORBIN.

Non, non... je ne suis plus votre dupe.

BEAUBUISSON.

En ce cas, je serai encore bien moins la vôtre ; car je suppose que milady Malborouck vous a mis dans la confidence des petites intrigues du jeune Dupré avec Mlle Joséphine.

TOUS.

Milady Malborouck.

M. CORBIN, *s'avançant vers Beaubuisson.*

Que parlez-vous d'intrignes, Monsieur ?

BEAUBUISSON.

Ce n'est pas moi qui parle, je vous prie de le croire ; c'est cette riche dame anglaise qui est arrivée ici en équipage avec son jockey.

M. CORBIN.

Baptiste ! Madeleine ! répondez ; est-il venu quelqu'un dans mon absence ?

MADELEINE.

Oui not' maître... un voyageur ben poli, ben honnête... qui a d'mandé la permission de se r'poser chez vous ; et q'sur sa bonn' mine nous n'avons pas osé refuser. (*Sur la fin de cette scène, Dorival, sous son premier costume, sort de la maison, et Dupré paraît en même temps à la grille du fond ; Dorival court à lui, explique toute l'intrigue qu'il a conduite à son inçu pour lui faire épouser la fille de M. Corbin.*)

M. CORBIN.

Et où est-il, ce Monsieur ?

MADELEINE.

Ma fine, t'nez, le v'là, not' maître, avec M. Dupré.

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DORIVAL, *sous le costume avec lequel il est venu.*

M. CORBIN.

Monsieur, je ne puis en vouloir à mes gens, de la politesse qu'il vous ont faite... mais puis-je savoir?

DORIVAL.

Oui, Monsieur; j'avais l'intention de ne m'arrêter qu'un instant chez vous, mais, le hasard m'ayant offert les moyens de contribuer à une bonne action, j'ai prolongé mon séjour ici... et c'est moi qui ai promis de marier M. Dupré avec votre charmante fille.

Tout le monde le regarde avec étonnement.

BEAUBUISSON.

Comment, comment?

M. CORBIN.

Monsieur est notaire?

DORIVAL.

Non pas pour le moment... mais il n'y a guère de jour que je ne fasse ainsi quelque mariage; et les dots de cent mille francs ne me coûtent rien à donner.

(*Étonnement général.*)

M. CORBIN, *à part.*

Allons, encore un extravagant... (*Haut.*) Monsieur, votre nom s'il vous plaît?

DORIVAL.

Je m'appelle Dorival.

BEAUBUISSON.

Dorival!.. Nous avons à Etampes un comédien de ce nom-là.

DORIVAL, *regardant fixement Beaubuisson.*

Précisément, Monsieur, c'est moi.

BEAUBUISSON, *le regardant*

En effet, je vous ai vu jouer...

DORIVAL.

Le *Fat Dupé.*

BEAUBUISSON.

Le fat Dupé, c'est cela, j'y étais.

BAPTISTE.

Et moi aussi.

M. CORBIN.

Ah! ça, Messieurs, je n'y suis pas, moi. Est-ce la comédie que vous voulez me donner?

DORIVAL, *gaiement.*

C'est cela même, Monsieur.

AIR *de Lantara.*

Pour mieux démasquer un perfide,
J'ai d'une Anglaise imité le jargon;
Pour servir la beauté timide,
J'ai fait le niais, et j'ai pris votre nom.
J'en conviens, j'ai pris votre nom.
A ces amans bien loin d'être contraire,
Vous approuvez ma ruse, je le vois,
En ce moment il ne vous reste à faire
Que leur bonheur... et je vous rends vos droits.
Vous n'avez plus que leur bonheur à faire,
C'est le moment de reprendre vos droits.

M. CORBIN.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

DORIVAL.

Il n'y a pas de quoi.

BEAUBUISSON, *à part et interdit.*

Ah! çà, c'est donc un Prothée que cet homme-là.

BAPTISTE, *qui se trouve très-près de Beaubuisson.*

Yes, Monsieur.

BEAUBUISSON.

Comment!.. et toi aussi, tu t'en es mêlé, coquin?

BAPTISTE, *haut d'un gros rire.*

Oh! oh! oh! oh! c'est moi qu'étais le jokey de madame Malborouck.

BEAUBUISSON.

M. Corbin., tout ceci n'est qu'une facétie, et je vous prie de croire...

M. CORBIN.

Laissez donc, Monsieur, j'en ai appris sur votre compte, plus que je n'en voulais savoir.

DORIVAL, *à M. Corbin.*

Je vous préviens que M. Dupré, en épousant votre fille, ne demande point de dot.

M. CORBIN.

En vérité!.. jeune homme, dites à votre père qu'il vienne me voir.

DUPRÉ.

Ah ! M. Corbin.

BEAUBUISSON, *à Dorival.*

C'est-à-dire, Monsieur, que vous vous êtes moqué de moi ?

DORIVAL.

Me voilà prêt à vous donner toute espèce de satisfaction..

BEAUBUISSON.

C'est la seconde fois aujourd'hui que vous me faites cette mauvaise plaisanterie-là... (*Avec dépit*). Je suis très-satisfait, Monsieur, on ne peut plus satisfait... (*A part, avec colère*). Je me souviendrai de celle-là... demain je fais une cabale contre lui, à Etampes.

VAUDEVILLE.

AIR *de jadis et aujourd'hui.*

M. CORBIN,

Aux plaisirs qu'en public il fronde,
Mon voisin se livre en secret;
Presqu'aucun de nous dans ce monde
Ne veut paraître ce qu'il est.
Prendre un masque est une manie,
Commune aux Turcs, comme aux Chrétiens;
Dans tous les états de la vie,
Ah ! mon Dieu ! que de comédiens !

BEAUBUISSON.

Reconnaissez votre folie,
De Roussel digne successeur,
Ét quittez, au nom de Thalie,
Le docte emploi de professeur.
C'est par l'influence secrète
Qu'on déclame et qu'on rime bien ;
On ne fait pas plus un poëte,
Que l'on ne fait un comédien.

DUPRÉ.

Usurpant un titre honorable,
Paul, qu'aucun serment n'arrêta,
Pour les petits, inéxorable,
Flatte les grands qu'il trahira.
Ne prenant jamais l'air sinistre,
Digne ami d'un Roi citoyen :
Sully !.. voilà le vrai ministre,
L'autre n'est qu'un vrai comédien.

MADELEINE, *à Baptiste.*

J' suis ben aise ici de te l'dire,
Moi j' n'aimons qu' la réalité,
Quand tu m' contais ton doux martyre,
De ton amour j' n'ons pas douté.
D' puis six mois, c'est la même antienne;
J' la crois franch'.., mais souviens-toi bien
Qu' je t' s'rais fidèle en comédienne,
Si tu faisais le comédien.

DORIVAL, *au Public.*

Par ma triple métamorphose;
Deux amans deviennent époux,
J'ai gagné ma première cause,
Mais je brigue un succès plus doux.
A mes efforts daignant sourire,
Ah! quel bonheur serait le mien,
Si tous les soirs vous pouviez dire:
« Il n'est pas mauvais comédien. »

FIN.

